

JEAN-CLAUDE BANC



# Dictionnaire des maréchaux de Napoléon



Pygmalion

Extrait de la publication

JEAN-CLAUDE BANC

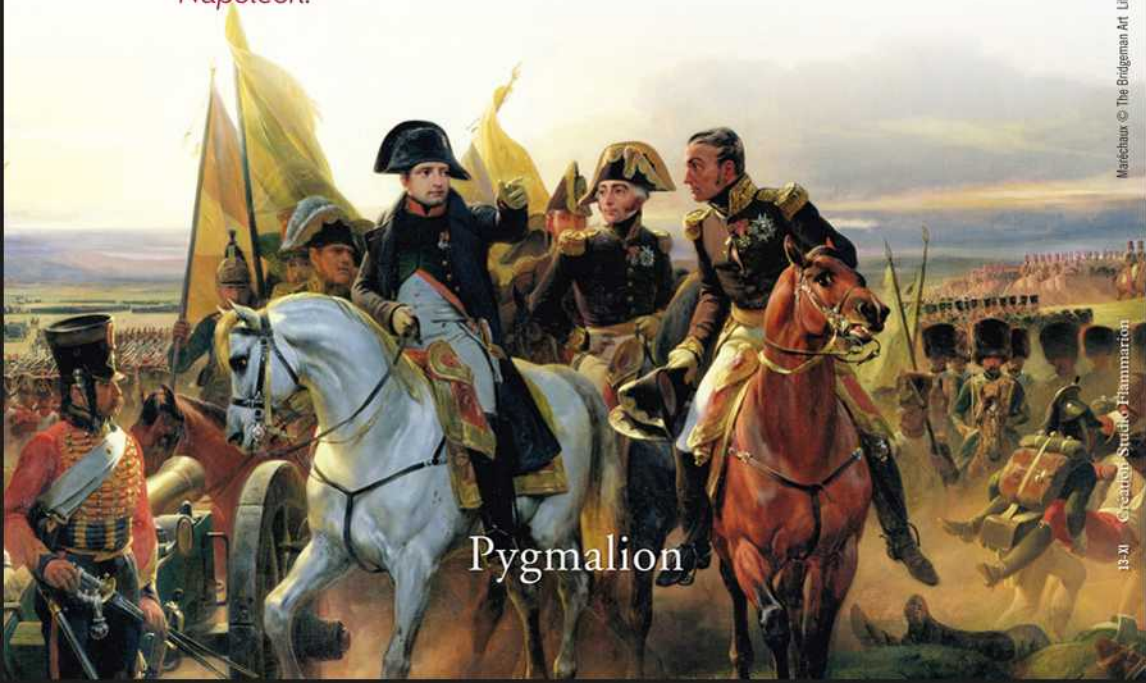
# Dictionnaire des maréchaux de Napoléon

Jean-Claude Banc retrace ici, à travers vingt-six biographies argumentées, le destin exceptionnel d'hommes dont les noms restent associés dans nos mémoires à de grandes victoires militaires.

Enrichi de fac-similés de leur écriture, d'analyses graphologiques inédites et de blasons détaillés, ce livre présente les origines, les études, les caractères et les comportements de chaque maréchal.

En pénétrant dans leur intimité, on comprend mieux comment ces hommes intelligents, sensibles et énergiques ont pu retenir l'attention de Napoléon et trouver leur « bâton » dans leur giberne.

*Animateur de plusieurs associations historiques, Jean-Claude Banc est l'auteur de nombreux articles et conférences sur Napoléon et les généraux de la Révolution et de l'Empire. Il a tiré de l'oubli le général Championnet et le ministre Montalivet, et porte un regard nouveau sur les vingt-six maréchaux de Napoléon.*



DICTIONNAIRE  
DES MARÉCHAUX  
DE NAPOLÉON

## DU MÊME AUTEUR

*Vie et exploits du général Championnet*, éditions Thélès, 2004.

*Napoléon Bonaparte et Valence*, en collaboration, Éditions et Régions, 2010.

*Montalivet, l'homme de confiance de Napoléon*, Nouveau Monde éditions, 2011.

JEAN-CLAUDE BANC

DICTIONNAIRE  
DES MARÉCHAUX  
DE NAPOLEÓN



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 2007 Pygmalion, département de Flammarion

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition  
ISBN 978-2-7564-1448-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## PRÉFACE

Les maréchaux du Premier Empire n'en finissent pas de passionner. Depuis deux cents ans, ils fascinent tous ceux qui s'intéressent à l'épopée napoléonienne. C'est qu'ils tiennent une place de choix dans l'entourage de l'empereur.

Ils furent bien sûr généraux, mais aussi ministres, sénateurs, députés, diplomates ou bien encore présidents de collèges électoraux, et couverts d'honneurs. Argent, propriétés, titres de noblesse et autres libéralités de Napoléon leur ont conféré un statut social bien particulier.

Si le sénatus-consulte du 19 mai 1804 ne leur attribue que le cinquième rang dans la hiérarchie impériale, ils sont de facto le point de mire de la société, car ils allient à leur rang à la cour le panache qu'ils déploient sur les champs de bataille. Dans une époque dominée par les affaires militaires, les maréchaux sont des repères et des points d'appui. Leur carrière militaire est bien l'élément central de leur vie et c'est elle qui fixe l'attention, même dans la vie civile.

De nombreux ouvrages généraux sont déjà parus sur les maréchaux de Napoléon I<sup>er</sup>. Pourtant, le sujet n'est pas encore épuisé, et il est des ouvrages qui apportent un complément d'information

ou permettent une approche originale. C'est le cas de l'ouvrage de Jean-Claude Banc, déjà auteur d'un livre remarqué concernant le général Championnet.

En effet, indépendamment des biographies, plutôt bien connues, des maréchaux, Jean-Claude Banc a fait réaliser des analyses graphologiques originales des vingt-six personnages de son étude. Elles sont passionnantes à découvrir et confirment ou affinent ce que nous savions déjà.

Voici un nouveau livre sur les maréchaux de Napoléon I<sup>er</sup>, un livre qu'il sera agréable de découvrir et qu'il faudra conserver sur les étagères de sa bibliothèque napoléonienne.

Ronald Zins  
*Président de l'Académie Napoléon*



## INTRODUCTION

**D**epuis plus de deux cents ans, l'épopée napoléonienne suscite un engouement à nul autre pareil. L'acharnement de l'Angleterre, qui provoqua l'effondrement du Premier Empire onze ans seulement après sa proclamation, reste toujours sévèrement jugé par nos contemporains. Cette équipée incroyable présente, en définitive, un bilan mitigé. Car si Napoléon, grisé par ses succès initiaux, a voulu soumettre l'Europe entière, il a aussi mis fin aux troubles engendrés par la Révolution, initié plusieurs réformes audacieuses, relancé l'économie et sauvé d'une mort certaine les Droits de l'Homme proclamés en 1789.

Fantastiques interprètes de cette courte et étonnante aventure, les vingt-six maréchaux, institués par le sénatus-consulte du 19 mai 1804, affichent en commun dynamisme, force et vitalité. Même si certains peuvent arborer des victoires plus éclatantes que d'autres, tous ont dû, à un moment de leur carrière, affirmer des qualités de caractère, d'énergie, de jugement et de courage propres à les faire remarquer par ce connaisseur en hommes qui s'appelait Napoléon.

Car l'Empereur n'était pas seulement un stratège, mais aussi un promoteur de l'Europe et un homme de culture classé parmi

les grands écrivains de son temps. Fin psychologue, il savait bien que pour se faire accepter par les autres dynasties européennes et traiter d'égal à égal, il devait les impressionner ou pour le moins les surprendre. En créant une imposante et prospère noblesse d'Empire, dont les maréchaux figurent l'élite, il se voyait paré d'une cour agréable et d'un cortège extrêmement brillant susceptibles de séduire les calculateurs et d'inciter les hésitants à le rejoindre.

Quant à l'intelligence et à la sensibilité, les maréchaux n'en manquent pas, même si leur nom est avant tout synonyme de victoires militaires. Leur diversité passionnante se révèle avec éclat à travers leurs biographies et soulève de multiples questions que j'ai essayé de traiter sans préjugés : origines, études, caractère, comportement, distinctions, honneurs, relations...

Si les jugements formulés à Sainte-Hélène par Napoléon ne les ménagent pas, on découvre, à l'analyse, des hommes d'origines très diverses qui ont dû faire leurs preuves au long des années, au contact des hommes et des réalités. Vulgaires ou poètes, ce sont surtout des hommes qui payaient de leur personne et qui ont souvent été meurtris dans leur chair.

Afin de ne pas tomber dans une glorification facile, j'ai laissé parler les faits tout en relatant chronologiquement des carrières et des agissements aussi variés qu'inattendus. Mais comment ne pas succomber au charme de cette glorieuse phalange classée au premier rang de la noblesse d'Empire ? Du géant Mortier au terne Berthier, ils sont devenus, parfois malgré eux, des personnages légendaires soumis ou conquérants.

En l'absence de documents officiels irréfutables, et sauf information contraire, les dates mentionnées dans la carrière des maréchaux sont les dates de leurs nominations. Un écart bien compréhensible peut donc exister par rapport aux dates de rédaction, d'enregistrement ou de prise de fonction parfois utilisées dans la littérature napoléonienne.

Ce travail de recherche et de compilation solitaire a heureusement été égayé par la participation de plusieurs amis fidèles qui m'ont fait bénéficier de leurs compétences et que je n'ai jamais

sollicités en vain. J'espère que vous vous éprendrez des manuscrits originaux chargés d'histoire, dont les fac-similés illustrent ce livre, et de leur analyse. Car s'il existe une activité humaine où les gens ne peuvent se dissimuler et révèlent sans le vouloir leur personnalité profonde, c'est bien l'écriture.

Je remercie mon complice André Gabert, graphologue reconnu depuis des décennies, pour son enthousiasme communicatif. Réalisant à l'aveugle, à partir d'un grand nombre de documents autographes qui ne sont pas forcément ceux qui sont reproduits dans ce livre, des analyses originales, il s'est chargé d'apporter un éclairage particulier sur la vie, l'ambition, les forces et les faiblesses de ces « ornements indispensables à la couronne ».

Je souhaite également que la symbolique des blasons vous éclaire sur leur individualité. Maurice Brunet, dont la passion pour l'héraldique est ancienne et permanente, a pris en charge la réalisation rigoureuse et complète de cette étude. S'appuyant pour quelques cas litigieux sur une documentation incontestable fournie par le baron Pinoteau, vice-président de l'Académie Internationale d'Héraldique, il a rectifié nombre d'interprétations fantaisistes. Il a droit à mon immense reconnaissance.

Ronald Zins, président du Souvenir Napoléonien, dont les études « maréchalesques » font autorité et m'ont largement inspiré, m'a gratifié d'une préface originale et de commentaires aussi argumentés que judicieux.

Outre ces spécialistes confirmés, mes remerciements s'adressent particulièrement à Agnès Dosogne qui a relu mon manuscrit, et à Jacques Delatour qui a apporté les ultimes corrections. Robert Chénier, qui préside, entre autres, l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens, a assuré les vérifications historiques et m'a fait bénéficier de ses conseils avisés.

À travers ce livre, j'ai essayé de faire comprendre le destin hors série de ces hommes fascinants tout en assurant l'héritage de notre mémoire. Anciens partisans plus ou moins contraints de la Révolution et de la République, les maréchaux de Napoléon restent indissociables de la gloire militaire du Premier Empire.



## LE MARÉCHALAT

L'appellation de maréchal existe depuis les Carolingiens. Ainsi qu'en témoigne l'étymologie, le nom de maréchal vient de l'ancien nom allemand « maraschl » qui désigne le palefrenier qui soigne les chevaux et surveille l'écurie royale. À cette époque, le poste est important car le cheval est le roi du champ de bataille. Cet animal solide assure plus rapidement que les bœufs le transport des hommes et du matériel, et son entretien est primordial. Le maréchal est donc à la fois un maréchal-ferant et un vétérinaire.

Peu à peu, le maréchal étendant ses prérogatives, un certain nombre d'étrangers reconnus pour leurs compétences accèdent à cette charge. À Bouvines, en 1214, c'est un maréchal de France, Jean Clément, qui conduit l'avant-garde de l'armée de Philippe Auguste. Pourtant, même si ses attributions guerrières grandissent sans cesse, ce n'est qu'au xv<sup>e</sup> siècle que le maréchal cesse de s'occuper effectivement des chevaux du roi pour devenir un chef militaire sous l'autorité suprême de l'ancien « comte d'étable » devenu connétable.

À l'origine, la fonction de maréchal est amovible, puis la charge devient permanente. Saint Louis s'embarque en 1248 à

Aigues-Mortes avec deux maréchaux à ses côtés. François I<sup>er</sup> passe à trois et Henri II à quatre. Malgré les remontrances des États généraux de Blois qui, en janvier 1577, limitent leur nombre à quatre par souci d'économie, ils seront huit sous Henri III et Henri IV, et passeront même à onze. En 1602, l'Édit de Blois institue les maréchaux de France comme arbitres dans les querelles d'honneur. Leur nombre augmente alors sans cesse et, en 1651, il y a seize maréchaux.

Le Roi-Soleil, décidément insatiable, nomme cinquante et un maréchaux durant son règne, dont vingt seront en fonction simultanément. C'est à cette époque que le maréchalat acquiert sa forme définitive. Jusqu'en 1788, il y a régulièrement de quinze à seize maréchaux de France, mais la loi du 4 mars 1791 les réduit à six, et le décret du 21 février 1793 les supprime totalement. Sous la Révolution et le Consulat, la France reste onze ans sans maréchaux.

L'article 48 du titre VI du sénatus-consulte du 19 mai 1804 établit des grands officiers de l'Empire. Dans cette hiérarchie complexe, on trouve successivement les maréchaux de l'Empire « choisis parmi les généraux les plus distingués », les colonels et inspecteurs des différentes armes et les grands officiers civils de la couronne. Le nombre des maréchaux de l'Empire n'excède pas seize, sans compter les quatre sénateurs qui seront maréchaux honoraires.

Avec un léger changement dans le titre, c'est la dignité de maréchal de France qui renaît. Il faut alors, pour devenir maréchal de l'Empire, avoir gagné une bataille rangée ou pris deux places fortes. De nombreux généraux répondant à ce critère, Napoléon, leur père spirituel bien qu'il n'ait pas été maréchal lui-même, fera des choix arbitraires qui ne seront pas toujours bien compris.

Sous l'Empire, le titre de maréchal n'est pas un grade suprême dans la hiérarchie militaire mais une dignité purement civile qui donne droit à la présidence d'un collège électoral. Il attribue un rang à la cour et place le titulaire au cinquième rang de la hiérarchie impériale, après l'Empereur et l'impératrice, la famille impériale, les grands dignitaires et les ministres. Les maréchaux

sont les « Cousins » de l'Empereur qui les nomme ainsi dans sa correspondance.

On les appelle « Monseigneur » en leur écrivant et « Monsieur le maréchal » en leur adressant la parole. Ils sont salués de onze coups de canon lors de leurs déplacements, de treize quand ils sont dans leur commandement. Arborant quatre étoiles, ils possèdent chacun un blason personnel et sont grands officiers de l'Empire. Ils font partie de la cour impériale et plusieurs d'entre eux occuperont des fonctions honorifiques qui, agrémentées de leurs exploits militaires, leur donneront un prestige certain. À l'armée, ils paraissent presque toujours en brillant équipage, entourés de guides et d'aides de camp aux costumes chamarrés.

Le signe distinctif du maréchalat est le bâton, adopté par tous les maréchaux après la suppression du connétable, en 1627. Tombé en désuétude à la fin de l'Ancien Régime, ce symbole d'autorité sera remis à l'honneur par Napoléon. De forme cylindrique, mesurant cinquante centimètres de long et quatre centimètres et demi de diamètre, il est en bois recouvert de velours bleu semé d'aigles ou d'abeilles brodés en or. Les embouts sont en vermeil, l'un orné de l'emblème du régime, l'autre des armes du titulaire. Sur les bâtons de la monarchie, les fleurs de lys remplaceront les aigles ; sur ceux de Louis-Philippe et de la République, ce seront des étoiles.

Si la composition de l'uniforme de maréchal de l'Empire, dessiné par Isabey et Percier, a été fixée par le décret du 18 juillet 1804, il faut bien reconnaître que, dans la pratique, les interprétations personnelles et fantaisistes l'emporteront bien souvent.

Officiellement, la tenue de cérémonie et celle de grand uniforme comportent l'habit bleu impérial en soie, velours ou drap brodé sur toutes tailles. La veste et la culotte en soie, velours ou drap, sont brodées de même que l'habit. Le manteau, de même couleur et de même longueur que l'habit, a le collet et les revers blancs comme l'habit. Pour la tenue de cour, il faut rajouter une cravate de dentelles, des bas blancs et une rosette de soie blanche sur les souliers.

Les boutons portent comme empreinte une couronne moitié chêne, moitié olivier, encadrant deux bâtons de maréchal croisés

et liés par le ruban de la Légion d'honneur. Le chapeau bordé, relevé par-devant avec plumet de plumes blanches d'autruche flottantes, est orné à l'intérieur d'une plume blanche frisée. L'écharpe, à laquelle est attachée l'épée, en réseau d'or, est ornée des bâtons de maréchal comme les épaulettes. À l'exemple de l'Empereur, les maréchaux adopteront rapidement une redingote de dessus plus pratique qui deviendra un véritable manteau non réglementaire qu'ils porteront par-dessus l'habit et les épaulettes.

Le maréchal porte quatre étoiles, car le plus haut grade d'officier général est celui de général de division, qui en porte trois. À l'époque, il n'existe ni généraux de corps d'armée, ni généraux d'armée. Contrairement à une idée largement répandue, les étoiles sont toujours argentées, même si dans la plupart des illustrations de l'époque elles apparaissent dorées.

Le chancelier Pasquier, probablement déçu de ne pas endosser un si brillant uniforme, estimera qu'ils ne sont que « des accessoires nécessaires à la couronne ». Il n'est pas sûr que les maréchaux se soient contentés de cette interprétation, car ils ont maintes fois considéré cette dignité comme un grade militaire, contestant les ordres qui leur étaient donnés, en Espagne notamment.

À partir de 1806, les maréchaux figurent au premier rang de la nouvelle caste titrée. Quatre maréchaux seront modestement comtes, les dix-sept autres seront gratifiés d'un titre de duc ou de prince et tous se verront attribuer des armoiries. Seuls, Brune et Jourdan ne recevront pas de titre nobiliaire impérial. Devenus tardivement comtes de l'Empire aux Cent-Jours, ils ne recevront jamais les lettres patentes correspondantes.

Si, par un ordre de l'Empereur, un maréchal vient à cesser ses fonctions, il conserve toutefois son titre, son rang, ses prérogatives et la moitié de son traitement. Il ne perd ces avantages que par un jugement de la haute cour impériale. Il faut dire que, hormis Bessières et Sérurier, qui, honnêtes et désintéressés, ne laissèrent pas de fortune à leurs héritiers, les maréchaux possèdent généralement un train de vie somptueux.



Vingt-trois d'entre eux seront richement pourvus par l'Empereur, à l'exception de Brune, Jourdan et Murat qui n'ont pas touché d'allocations. La répartition des dotations, qui représentent plus de 6 000 000 de francs, est très inégale et manifeste ostensiblement les préférences de l'Empereur. Berthier recevra plus de 1 000 000 de francs en huit dotations. Masséna, Davout et Ney se répartiront vingt-cinq dotations qui leur rapporteront entre 700 000 et 1 000 000 de francs. Au tout dernier rang, le spartiate Gouvion-Saint-Cyr touchera modestement 30 000 francs, ce qui illustre bien le discrédit dans lequel le tenait Napoléon.

Alors qu'ils sont tous membres de la Légion d'honneur, quatorze d'entre eux se verront en outre attribuer, en juillet 1804, les revenus d'une cohorte dont les biens nationaux produisent au minimum 200 000 francs de rente annuelle. La 8<sup>ème</sup> cohorte est la plus prolifique. Comprenant neuf départements du Sud-Est autour de l'ancien évêché d'Aix, elle est attribuée à Bernadotte et produit 632 500 francs annuels. Murat rattrape son absence de dotation avec la 12<sup>ème</sup> cohorte qui, autour de l'abbaye de Saint-Maixent, lui rapporte 414 000 francs annuels. Après plusieurs tentatives de réorganisation, le découpage en cohortes sera définitivement abandonné, le 28 février 1809.

Comme prévu, le nombre des maréchaux en activité ne dépassa jamais seize. En effet, Berthier, devenu prince de Neuchâtel, Murat, roi de Naples, et Jourdan, chef d'état-major du roi Joseph en Espagne, abandonnent leurs titres, en 1809. Lannes décède en 1809, Bernadotte devient prince de Suède en 1810, tandis que Bessières et Poniatowski meurent en 1813.



## LES SEPT PROMOTIONS

**D**epuis son accession à la tête de l'État en décembre 1799, Napoléon est en butte aux jalousies de certains généraux qui se croient capables d'imiter ce qu'il a fait. D'autres restent attachés à la République et acceptent très mal la restauration d'une monarchie. En créant le maréchalat, l'Empereur récompense ceux qui ont concouru à son avènement et ceux qui ont servi la patrie avec courage pendant la Révolution. En répartissant équitablement les nominations de la première promotion, entre les Messieurs de l'armée du Rhin et les généraux de l'armée d'Italie, il s'efforce de satisfaire tous les partis et de désarmer les opposants potentiels.

Le premier nommé dans la promotion du 19 mai 1804 est Berthier qu'il connaît depuis le siège de Toulon et qui s'est rendu incontournable par son talent d'organisateur et sa disponibilité. Murat, le mari de Caroline, le meilleur cavalier de l'époque, suit Napoléon depuis 1795 sur tous les fronts sans sourciller. Présent à ses côtés, le 13 Vendémiaire et le 18 Brumaire, il a souvent joué un rôle décisif dans les grandes batailles.

Au troisième rang vient Moncey, le vainqueur de l'Espagne en 1795. En témoignage de la confiance qu'il lui inspire, il a

déjà été nommé premier inspecteur de la gendarmerie par Napoléon en décembre 1801. Jourdan est le triomphateur de Wattignies et de Fleurus ; il est une des figures emblématiques des armées de l'Est et du Nord. Malgré son opposition au coup d'État du 18 Brumaire, il est fait maréchal mais sera vite éloigné et restera peu employé. À travers cette désignation, l'Empereur rend hommage à Hoche et Marceau, trop tôt disparus.

La nomination de Masséna est inattaquable. Téméraire, artisan infatigable de nombreuses victoires, il a une forte personnalité et des capacités militaires hors du commun. Augereau est un ami de Masséna et de Lannes. Ses exploits militaires en Italie ont fait oublier son opposition à Bonaparte lors du 18 Brumaire et sa piètre éducation. Bernadotte, comme Murat, a un statut particulier puisqu'il fait partie de la famille de l'Empereur. C'est pourtant un opposant jaloux possédant de bonnes capacités militaires qui est promu grâce à son parcours en Allemagne.

Soult est un bon général et un parfait courtisan qui doit sa nomination au fait d'avoir servi sous Masséna puis Murat. Brune, très impliqué dans les mouvements révolutionnaires, était l'ami de Danton. Il a secondé Bonaparte lors du 13 Vendémiaire et remporté de nombreuses victoires. C'est aussi un chef militaire qui possède un grand poids politique malgré ses exactions avérées.

Lannes, rencontré en Italie, s'est fait remarquer par son intrépidité et par ses facultés d'anticipation. Il a sauvé deux fois la vie de Napoléon, qui le considère comme son ami : à Arcole et à Saint-Jean-d'Acre. Il est d'ailleurs le seul qui persiste à le tutoyer. La nomination de Mortier est la plus inattendue. C'est un brave général méconnu qui n'a rien accompli d'exceptionnel, mais il symbolise les armées de l'Est et du Nord car il a participé à toutes les grandes batailles.

C'est en servant sous Kléber que Ney s'est fait remarquer, s'illustrant à de nombreuses reprises dans ses divers commandements. Sa témérité, ses faits d'armes et le souvenir de l'amitié de Kléber le font naturellement désigner. Davout, de son côté, a été présenté à Bonaparte par Desaix dont il était l'ami. Malgré sa jeunesse, il conquiert Bonaparte en Égypte grâce à ses capacités

stratégiques hors du commun. Sous le Consulat, il est devenu un des quatre commandants de la Garde. De son côté, Bessières a connu l'empereur en Italie. C'est un partisan fidèle, dévoué, qui sert à proximité de Napoléon à la tête de la Garde consulaire.

Parmi les quatre maréchaux honoraires, Kellermann reste le prestigieux vainqueur de Valmy, Lefebvre a été également déterminant lors du 18 Brumaire, Pérignon a triomphé des Espagnols et Sérurier, vainqueur à Mondovi, est un des grands divisionnaires de l'armée d'Italie.

Après la grande promotion de 1804, il y aura encore six promotions au cours desquelles seront désignés huit nouveaux maréchaux à la suite de faits d'armes exceptionnels ou en récompense de services rendus à Napoléon.

Le 19 juillet 1807, l'ancien chef d'état-major de Lannes, l'intépide Victor, est nommé après la bataille de Friedland où il s'illustre avec Ney. Le 12 juillet 1809, à la suite de la victoire de Wagram, trois généraux de division qui ont vigoureusement contribué au gain de la bataille sont nommés. Macdonald, disgracié en 1804 pour avoir soutenu Moreau, a enfoncé le centre autrichien. Marmont qui l'a soutenu est récompensé pour sa fidélité. Oudinot, qui attend et mérite le bâton depuis Austerlitz, s'est emparé de Wagram, la position clef.

Le 8 juillet 1811, Suchet, qui se bat depuis trois ans en Espagne sans voir l'Empereur et a démontré qu'il possédait des talents d'administrateur impartial et des qualités humaines rares, reçoit une promotion méritée. Le 27 août 1812, Gouvion-Saint-Cyr, qui n'est pourtant pas un fanatique de l'Empire, reçoit la récompense suprême après sa victoire de Polotsk sur Wittgenstein. Le 16 octobre 1813, à l'heure où se succèdent les trahisons, Poniatowski, prince polonais fidèle partisan de l'Empereur dont il attend la renaissance de son pays, voit son dévouement récompensé en pleine bataille.

L'ultime promotion date des Cent-Jours. Plusieurs maréchaux ayant suivi le roi en exil pendant la Restauration sont rayés de la liste par Napoléon, ce qui rend des places disponibles. Grouchy, un des grands cavaliers de l'Empire qui s'est illustré tout au long de sa carrière et qui vient de faire capituler le duc

d'Angoulême, est finalement nommé maréchal, le 15 avril 1815, pour cet acte de guerre civile.

À Paris, les noms des vingt-six maréchaux de l'Empire figurent naturellement sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile parmi les six cent soixante noms honorés.

8  
1804

29 floréal an 12.

Cable

Archives  
Départementales

Monsieur le Præsident de l'Empire  
seul reconnu et éludé, et posé  
serment entre les mains de l'Empereur  
de Grand Maître sera supplé  
par l'Empereur

Marchand de l'Empire  
Les Gouverneurs

Expédié le 19 mai 1804  
par le Ministre

J. D. de la Præsidence  
p. 1094.

ROYAUME DE FRANCE  
MINISTRE DES AFFAIRES  
ÉTRANGÈRES

- Montpellier
- Narbonne
- Toulon
- Massena
- Orange
- Bressan
- Soult
- Bona
- Simon
- Morlay
- Reij
- Darvout
- Bonaparte

J. D. de la Præsidence  
an 12

Lettre de l'Empereur et  
donné aux sénateurs Kellermann, le 19 mai  
par le Ministre, qui ont commandé en chef

reg. 1  
Législatif  
1003

Laplace

Décret du 29 Floréal, an XII (19 mai 1804) rédigé par le secrétaire d'état Hugues-Bernard Maret nommant les premiers maréchaux de l'empire, avec corrections manuscrites et signature de Napoléon.





AUGEREAU

*1757-1816*

---

Duc de Castiglione



AUGEREAU

**F**ils d'un humble domestique et d'une modeste marchande de fruits du faubourg Saint-Marceau, Pierre, Charles, François Augereau voit le jour rue Mouffetard, à Paris, le 21 octobre 1757. Enfant turbulent, privé de toute éducation sérieuse, il gardera toute sa vie un tempérament batailleur et contestataire. Ayant rapidement perdu sa mère, il est élevé par la seconde épouse de son père qui lui fait donner des leçons de tir, d'escrime et d'équitation, seuls moyens de survie à ses yeux.

En 1774, des agents recruteurs du régiment de Clare-Irlandais, impressionnés par la prestance de ce robuste gaillard, lui font signer un premier engagement. Enrôlement de courte durée puisqu'au bout de quelques mois Augereau, indiscipliné et perturbateur, est exclu du régiment et revient traîner dans les rues mal famées de la capitale. Dépourvu de tout moyen de subsistance, menacé de poursuites à cause de ses fréquentations douteuses, il contracte un nouvel engagement auprès du marquis de Royanne qui dirige alors un régiment de carabiniers.

Ayant tué en duel un officier noble, Augereau déserte et passe en Suisse où il est à nouveau contraint de devenir mercenaire, en 1777, pour ne pas mourir de faim. Pendant plusieurs années, il

sert loyalement le roi de Prusse, dans le régiment de Bevern-Brunswick, mais son caractère trop grossier et son manque d'éducation l'empêchent d'obtenir la moindre promotion malgré ses efforts et son courage dans les combats menés contre les Autrichiens et les Turcs.

Dépité, il rentre en France, en 1785, à la faveur de l'amnistie accordée aux déserteurs à l'occasion de la naissance du Dauphin. Engagé au régiment de Bourgogne-Cavalerie, il est choisi avec d'autres bretteurs pour accompagner le marquis de Pommereul et le baron de Salis qui vont instruire l'armée napolitaine.

Devenu carabinier auprès du roi de Naples et des Deux-Siciles, fort d'une expérience rare, Augereau respecte cette fois la parole donnée et termine son engagement avec le grade modeste mais bien mérité de sergent. En 1788, une fois démobilisé, il enlève Gabrielle Grach, la fille d'un marchand grec, l'épouse et s'établit à Naples comme maître d'armes, le seul métier qu'il connaisse vraiment. La Révolution française ayant éclaté, il devient suspect aux yeux des Bourbons et doit se réfugier quelque temps au Portugal. Espérant voir ses errements passés gommés par le temps, il rentre en France et s'engage dans la garde nationale de Paris, en 1790.

Réintégré dans l'armée française, Augereau est adjudant-major dans la Légion germanique, en septembre 1792. C'est le début d'une carrière expéditive, que son jacobinisme farouche favorise. Capitaine au 11<sup>ème</sup> régiment de hussards, dès le mois de juin 1793, il devient aide de camp du général Rossignol en Vendée avec le grade de lieutenant-colonel, le 13 septembre.

Muté à l'armée des Pyrénées-Orientales, Augereau est nommé adjudant-général dix jours plus tard, puis accède directement au grade de général de division, le 23 décembre, de la même année. C'est dans ce poste qu'il rencontre le jeune lieutenant Lannes qu'il forme au métier des armes. En mai 1794, il bat les Espagnols et s'empare du pont de Céré. Nommé commandant de la 1<sup>ère</sup> division il est vainqueur à Saint-Laurent-de-la-Mouga où il est blessé de plusieurs balles.

L'ex-mercenaire des armées des rois de Prusse et de Naples a fait son chemin. Séduisant, beau parleur, il a maintenant acquis

la réputation d'un général valeureux, et n'hésite pas à afficher une coquetterie exagérée dans ses tenues vestimentaires.

Augereau rejoint l'armée d'Italie en septembre 1795, affirmant définitivement des talents militaires certains. Courageux meneur d'hommes, il se couvre de gloire à Montenotte, Millesimo, Lodi, et Castiglione où il reprend une position abandonnée sans tenir compte des ordres du général en chef. À Arcole, téméraire au milieu des balles et des boulets, il empoigne un drapeau et entraîne ses hommes sur le pont. Bonaparte, reconnaissant ses mérites, oublie sa grossièreté légendaire et l'envoie présenter au Directoire les 60 drapeaux pris à Mantoue en février 1797.

À son retour, il est nommé commandant du Véronais et du territoire de Venise. C'est dans ces fonctions honorifiques qu'il est surnommé « le Brigand » à cause de sa propension à rançonner sans honte les pays conquis et les caisses de l'État.

Peu soucieux d'apparaître comme l'instigateur du coup d'État du 18 Fructidor, le futur empereur dépêche à nouveau Augereau dans la capitale, en septembre 1797, pour prendre la direction de l'armée de Paris, permettant ainsi au Directoire d'infirmer les élections d'avril qui avaient été favorables aux royalistes. Déçu de n'avoir pas été choisi comme directeur, Augereau publie une proclamation destinée à calmer les Parisiens, dans laquelle Bonaparte fait figure de simple comparse. Informé, le général en chef de l'armée d'Italie explose et menace les directeurs. Inquiets et agacés, ces derniers écartent l'importun en le nommant au commandement des armées d'Allemagne puis du Rhin en remplacement de Hoche.

Outrepassant ses fonctions militaires, Augereau, qui « rêve d'influer sur le sort d'un peuple », introduit la politique dans l'armée. Alarmés, les directeurs en place lui retirent finalement son commandement et le mutent à Perpignan pour y diriger la 10<sup>ème</sup> division militaire. Élu député de la Haute-Garonne en avril 1799, il siège à gauche au Conseil des Cinq-Cents, et manifeste bruyamment son hostilité au coup d'État du 18 Brumaire. Il finit cependant par se rallier à Bonaparte qui, prudemment, l'éloigne de Paris en lui accordant plusieurs commandements en

Batavie de décembre 1799 à avril 1801. Il en profite pour intégrer la maçonnerie et se fait initier dans la loge, « Les Enfants de Mars », à La Haye.

Resté près de deux ans sans emploi après la suppression de cette armée, Augereau dirige ensuite les camps de Bayonne et de Brest en janvier 1804. Élevé à la dignité de maréchal de l'Empire le 19 mai au 6<sup>ème</sup> rang de la première promotion, il se voit confier le 7<sup>ème</sup> corps de la Grande Armée à partir du 30 août 1805. Le gamin de la rue Mouffetard qui a droit désormais à l'appellation de « Monseigneur » peut se pavaner sans retenue dans l'habit rutilant des maréchaux et dans la tenue de cour.

Mis à la tête de la 15<sup>ème</sup> cohorte de la Légion d'honneur, dont le siège est au château de Chambord, il s'assure des revenus annuels de 330 000 francs que l'Empereur complètera par quatre dotations représentant encore 200 000 francs. Bien qu'il soit devenu riche, Augereau reste un soldat avant tout.

À Eylau, le 8 février 1807, toujours intrépide, perclus de rhumatismes, grelottant de fièvre, il se fait attacher sur son cheval et part se mettre à la tête de son armée subjuguée par son incroyable courage. Déviant sur sa gauche au milieu de la tempête de neige, le 7<sup>ème</sup> corps de la Grande Armée offre le flanc aux batteries russes et subit des pertes considérables. Le soir venu, désarmé, souffrant le martyr, Augereau invective Napoléon venu le visiter, en lui imputant une mauvaise conduite des opérations. Blessé d'une balle au bras, malade, il rentre en France à la fin du mois pour se soigner dans le château de La Houssaye-en-Brie qu'il vient d'acquérir.

Fait duc de Castiglione, le 19 mars 1808, Augereau sert successivement en Allemagne puis en Espagne où il remplace Gouvion-Saint-Cyr. Caractère rustique et vaniteux, le nouveau duc annonce hypocritement détester les titres : « *Je me fous bien de tout cela, je m'appelle Pierre Augereau et je ne veux pas qu'on me débaptise* », mais ne trompe personne. En 1809, le vieil aventurier épouse en secondes noces la jeune et élégante Adélaïde Bourlon de Chavange dont il aurait pu être le père

avant de repartir pour le front prendre le commandement en chef de l'armée de Catalogne, le 8 février 1810.

Après avoir mis beaucoup de mauvaise volonté pour rejoindre son nouveau poste, Augereau se trouve confronté au « guépier espagnol » sans l'avoir voulu. Ménageant au mieux les populations locales, il entreprend une réforme administrative et remporte plusieurs succès militaires. Ses troupes ayant été contraintes de reculer de Tarragone à Barcelone, l'Empereur l'accuse, injustement, de manquer de zèle et lui annonce son remplacement par Macdonald en avril.

Rappelé en France, Augereau, mortifié par les propos de Napoléon, reste deux ans sans affectation. Le 4 juillet 1812, il commande, avec une évidente apathie, le 11<sup>ème</sup> corps de la Grande Armée en Allemagne et ne participe pas directement à la campagne de Russie. Après la désastreuse retraite, il est nommé gouverneur de Francfort, le 8 avril 1813, afin de protéger les arrières de l'armée reconstituée qui doit opérer sous Berlin. Les succès de Lützen et de Bautzen en mai ne provoquent chez le duc de Castiglione, conscient de l'inanité de ses efforts, aucun enthousiasme.

Le 3 juin, il revient à la tête du corps d'observation de Mayence qui devient successivement le 9<sup>ème</sup> puis le 16<sup>ème</sup> corps de la Grande Armée en août. Lors de la bataille de Leipzig qui se déroule en Saxe, du 16 au 19 octobre, Augereau, éccœuré, attribue à Napoléon l'entière responsabilité du désastre qui coûte 50 000 hommes à la France. Imprudemment, il avoue à son collègue Macdonald : « *Est-ce que le bougre sait ce qu'il fait ? Ne vous en êtes-vous pas aperçu déjà ? N'avez-vous pas remarqué, dans ces derniers événements et dans la catastrophe qui les a suivis, qu'il avait perdu la tête ?* » Le 4 novembre, il est autorisé à rentrer en France et regagne le château de La Houssaye, bien décidé à ne plus en bouger.

Malgré sa lassitude et la défiance qu'il inspire à l'Empereur, Augereau est nommé commandant en chef de l'armée de Lyon, le 5 janvier 1814. Comme à son habitude, il tarde à rejoindre son poste, irritant Napoléon par ses plaintes continuelles et son manque d'inspiration. Totalement démotivé, inutilement froissé

par les sarcasmes indirects : « *Dites au duc de Castiglione d'oublier ses cinquante-six ans et de se souvenir des beaux jours de Castiglione !* », ou directs : « Soyez le premier aux balles ! », il se bat sans enthousiasme au cours du premier trimestre de 1814. Après quelques succès préliminaires Augereau, convaincu de l'inutilité d'une quelconque résistance, abandonne la ville aux Alliés, replie ses troupes jusqu'à Valence et se rallie aux Bourbons.

Le 16 avril, il règle ses comptes avec l'Empereur dans une proclamation rageuse qui est affichée sur les murs de Valence : « *Soldats, vous êtes déliés de vos serments, vous l'êtes par la Nation en qui réside la Souveraineté ; vous l'êtes encore s'il était nécessaire par l'abdication même d'un homme qui, après avoir sacrifié des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat !* » Une semaine plus tard, Augereau, confus et embarrassé, rencontre par hasard Napoléon qui traverse la Drôme en route pour l'île d'Elbe.

Arrivé à Paris, il s'empresse d'aller présenter sa soumission au roi qui le récompense en le nommant pair de France, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis et gouverneur de la 19<sup>ème</sup> division militaire à Lyon. Pourtant, Augereau, qui ne s'est jamais départi de sa gouaille naturelle, ne cadre pas avec les nouveaux occupants des Tuileries qui lui refusent toute considération. Peu accaparé par son nouveau commandement, il se partage entre son hôtel parisien de Rochechouart et La Houssaye, déçu d'être ainsi marginalisé.

Au moment du retour de l'île d'Elbe, Augereau se trouve en Normandie où il commande la 14<sup>ème</sup> division à Caen. Versatile, il s'avilit une seconde fois en rédigeant une nouvelle proclamation, véritable modèle d'opportunisme qui sera fatale à sa réputation : « *Soldats, l'Empereur est dans sa capitale. Ce nom, si longtemps gage de la victoire, a suffi pour disperser tous ses ennemis. Un moment la fortune lui fut infidèle. Séduit par la plus noble illusion, le bonheur de la Patrie, il crut devoir faire à la France le sacrifice de sa gloire et de sa couronne... Ses droits sont imprescriptibles ; il les réclame aujourd'hui ; jamais ils ne furent plus sacrés pour nous... Soldats, vos regards cherchaient en vain sur*



*vos drapeaux blancs quelques souvenirs honorables. Jetez les yeux sur l'empereur. À ses côtés, brillent d'un nouvel éclat ses aigles immortelles ; ralliez-vous sous leurs ailes... »*

Ulcéré par son comportement passé, l'Empereur refuse pourtant son ralliement, et le prive même de son titre de maréchal, le 10 avril 1815. Trois mois plus tard, il n'est pas plus heureux avec Louis XVIII qui, méprisant, décline ses nouvelles offres de service et supprime son traitement, le 27 décembre. Ayant conservé son titre de pair de France, Augereau est appelé à prendre part au procès du maréchal Ney. Dignement, il refuse de siéger, répugnant à juger un frère d'armes.

Rejeté par tous, désavoué et ridiculisé, le téméraire soldat se retire alors dans son château de La Houssaye, miné par le chagrin. Il ne rêve plus que de jouir en paix de l'immense fortune qu'il a accumulée par ses pillages et ses revenus, mais ne pourra pas en profiter longtemps.

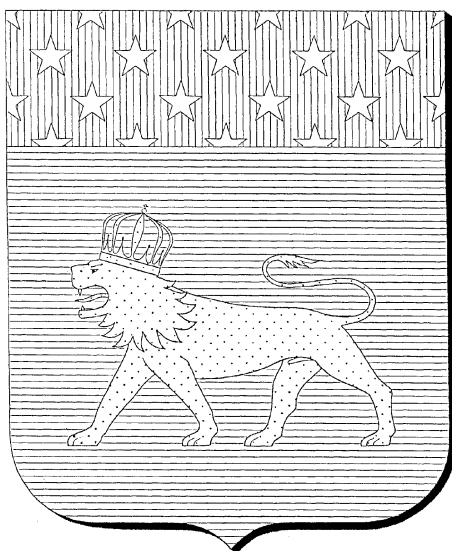
Le 12 juin 1816, « le fier brigand » meurt sans héritier d'une hydropisie de poitrine entre son beau-père et sa jeune femme dans son château de La Houssaye. Ultime avanie : en 1854, le cimetière du village étant supprimé, le corps d'Augereau est bizarrement transféré dans le caveau de famille du second mari de sa veuve, le comte de Sainte-Aldegonde, au cimetière du Père-Lachaise.

Rustique, généreux et coléreux, Augereau, qui n'était pas un stratège, n'agissait bien que sous les ordres de Napoléon. À Sainte-Hélène, l'empereur déchu lui tiendra rigueur de son comportement : *« Augereau était incapable de se conduire, il n'avait point d'instruction, peu d'étendue dans l'esprit... Il était vaniteux et facilement séditionnaire. Sa taille, ses manières, ses paroles lui donnaient l'air d'un bravache. Son courage, ses vertus premières l'avaient élevé très haut hors de la foule ; les honneurs, les dignités, la fortune l'y avaient replongé. Le vainqueur de Castiglione eût pu laisser un nom cher à la France, mais elle réprovera la mémoire du défectionnaire de Lyon ! »*



## BLASON DU MARÉCHAL AUGEREAU

Duc de Castiglione le 19 mars 1808,  
confirmé par lettres patentes du 26 avril 1808.



« D'azur au lion léopardé d'or, lampassé et couronné du même ; au chef des ducs de l'Empire. »

Le Maréchal de l'Empire Augereau, Grand-Officier  
de la Légion d'honneur, Chef de la quinzième Cohorte,  
Commandant en chef le 7<sup>ème</sup> Corps de l'armée de la Grande armée  
autorise Monsieur Raymond Chirurgien  
détaché à son quartier général à aller  
à Paris pour y vaquer à ses affaires.  
Lorsqu'elles seront terminées, il lui est  
ordonné de rejoindre l'armée à Huningue

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Marmont', with a large, decorative flourish extending to the left.

Lettre signée Augereau avec en-tête imprimé en qualité de Maréchal de l'Empire, Grand-Officier de la Légion d'honneur, Commandant en chef le 7<sup>ème</sup> corps de la Grande Armée. Augereau autorise le chirurgien Raymond à se rendre à Paris pour « y vaquer à ses affaires ». À Paris, le 16 vendémiaire an 14 (8 octobre 1805).

## ANALYSE GRAPHOLOGIQUE

Cette écriture emballée, paraissant manquer de clarté, aux traits pleins, fournis, indique que la prédominance de l'organisation repose sur la sensation.

La personne vit plus qu'elle ne réfléchit. Ses rapports humains peuvent paraître chaleureux. C'est un sanguin doué d'un fort instinct qui laisse peu de place au cerveau gauche.

Le tempérament très physique est à la base de tout le caractère d'Augereau. Il le rend libre de ses envies et lui donne de l'intrépidité, de l'esprit de décision, de la sûreté, sans trop de limites. D'autant que la pensée ne s'embarrasse pas de finesse. Elle n'est pas absente de malice (mouvement gladiolé, fioritures). À son avantage, le mélange « intrépidité et ouverture » (voyelles ouvertes) lui donne du charisme. Mais il a garde de ne jamais s'oublier (dureté).

Une signature indique la plupart du temps l'attitude souhaitée dans la position sociale. Celle d'Augereau, grande, infatuée, signifie qu'il est guidé par la vanité et qu'il se complaît dans les fastes de l'Empire.

Le paraphe appuyé surplombant le nom affirme son besoin de domination. Il n'en finit pas d'être enveloppant, le signataire faisant passer au second plan ce qui sort de sa position et de sa personne. Ruse très visible dans cette signature gladiolée dont la grandeur indique un ego surdimensionné.

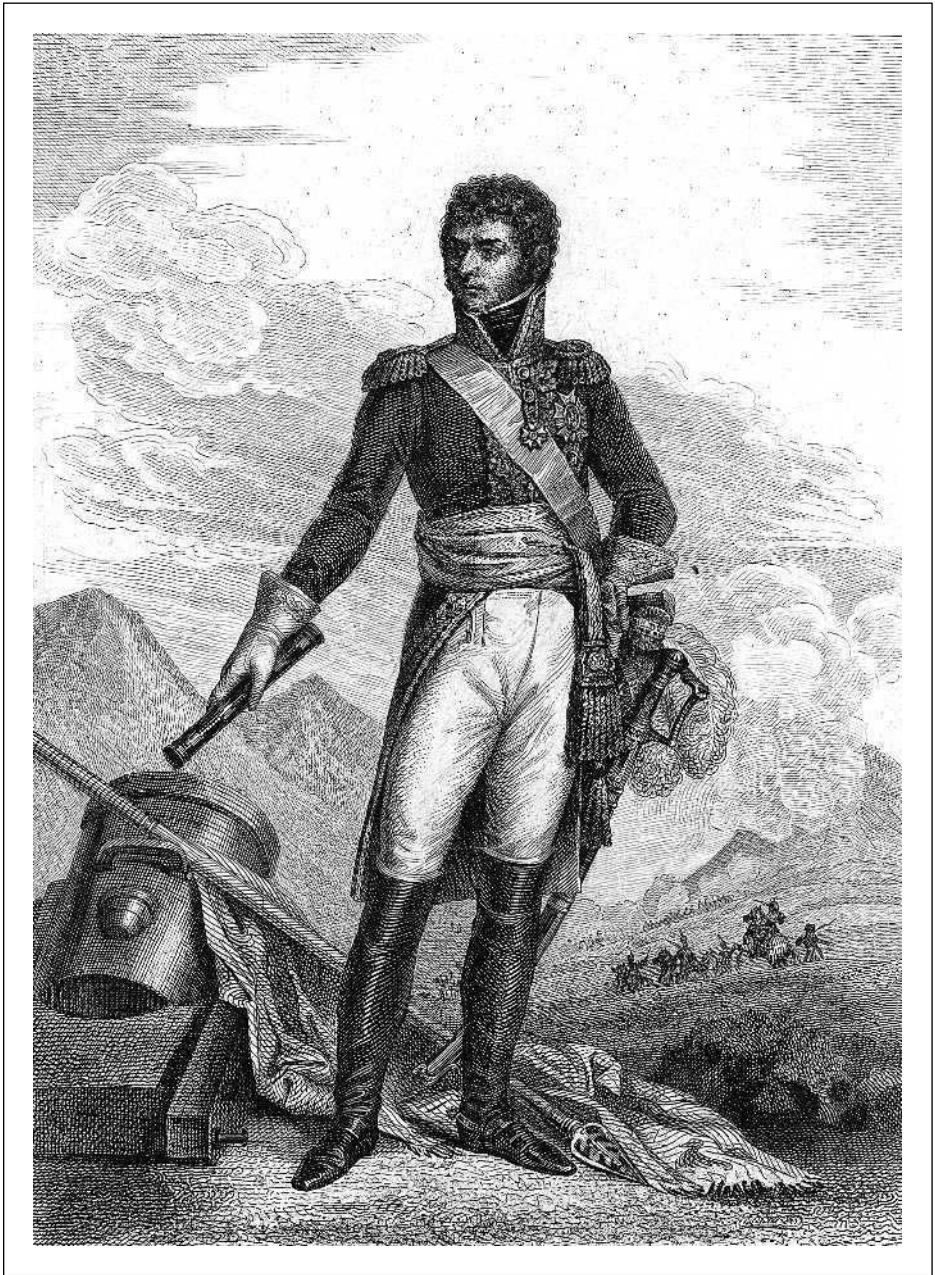


# BERNADOTTE

*1763-1844*

---

Prince de Pontecorvo  
Roi de Suède



BERNADOTTE



**J**ean, Baptiste, Jules Bernadotte naît à Pau, le 26 janvier 1763. Son père Henri, petit fonctionnaire devenu à force de travail procureur au Sénéchal de Pau et trésorier des Pénitents blancs, ambitionne de le voir occuper un jour le poste à ses yeux considérable de notaire. Élevé dans ce but, Bernadotte apprend sans grand enthousiasme le latin, les mathématiques et les lettres chez les Bénédictins du collège de Pau. Soumis et travailleur en classe, il se transforme en adolescent turbulent et bagarreur dès qu'il se trouve au pied du château d'Henri IV qui surplombe la ville. Personne ne pourrait alors prédire son glorieux destin.

En 1778, Bernadotte entre comme clerc stagiaire chez un ami de son père, Maître Bastalle, qui va parfaire son éducation et l'initier aux arcanes de la procédure. Pendant deux ans, il s'ennuie ferme mais acquiert de bonnes manières au contact de la bourgeoisie locale. En septembre 1780, six mois après le décès de son père, il choisit le métier des armes autant par goût de l'aventure que pour soulager les finances défailtantes de sa famille dans le besoin qui ne peut plus l'entretenir.

Engagé pour huit ans dans le régiment de Brassac, Bernadotte sert en Corse, puis dans plusieurs garnisons avant de revenir à

Pau passer un congé de dix-huit mois qui se révélera nuisible pour sa carrière. Du coup, son parcours militaire démarre lentement et ses débuts dans l'armée sont modestes. Simple soldat pendant cinq ans, il n'est nommé caporal qu'en 1785. À la veille de la Révolution, Bernadotte n'est encore que sergent-major au régiment de Royal-Marine, sans grand espoir d'avancement ou de promotion. Séduisant et beau parleur, cet athlétique gaillard d'un mètre soixante dix-huit doit à sa faconde méridionale et à son accent béarnais ses nombreux succès féminins qui lui valent le surnom de « Sergent Belle-Jambe ».

La Révolution est une vraie chance pour Bernadotte assuré désormais d'une rapide promotion. Nommé lieutenant au 36<sup>ème</sup> régiment d'infanterie, en novembre 1791, le voici enfin officier au bout de dix ans de service. Devenu adjudant-major un an plus tard, il se retrouve chef de brigade, en avril 1794. Servant dans les armées du Rhin et du Nord, il est nommé général de brigade, le 29 juin, sur le champ de bataille de Fleurus par Kléber qui l'a pris sous sa protection. Si Kléber apprécie Bernadotte, celui-ci admire son chef avec qui il participe aux combats de Juliers et Maëstricht précipitant la capitulation de cette place en s'emparant du fort de Wyk.

Grâce à cet exploit, Bernadotte muté à Sambre et Meuse gagne ses épaulettes de général de division, le 22 octobre de la même année. Servant en Allemagne sous les ordres de Jourdan durant deux ans avec des résultats mitigés, il passe le Rhin à Neuwied, le 15 septembre 1795, prend part à la prise de Kreutznach mais doit rétrograder avec toute l'armée démunie en fin d'année. En 1796, le scénario se reproduit. Bernadotte, qui figure au centre de Sambre et Meuse avec Championnet et Grenier, repasse le Rhin à Neuwied, en juin. Il occupe Nuremberg, pousse jusqu'à Ratisbonne mais, battu à Fening, le 23 août, il doit se replier à nouveau sur la rive gauche du Rhin après une retraite épuisante.

En 1797, Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Italie, réclame des renforts au Directoire. Bernadotte désigné pour les conduire parcourt mille kilomètres en territoire ennemi et parvient à présenter au futur empereur des troupes en parfait état.

C'est à Padoue qu'il rencontre, par l'intermédiaire de Berthier, Bonaparte pour la première fois. Nullement subjugué, il refuse de reconnaître sa supériorité et d'être traité en subordonné par ce petit Corse, son cadet de six ans.

Commandant la 4<sup>ème</sup> division de l'armée d'Italie, Bernadotte se bat avec courage au passage du Tagliamento. Il s'empare de Trieste, se distingue à Gradiska et Idria et se voit finalement confier l'occupation du Frioul. Le 3 août, il est envoyé par Bonaparte présenter au Directoire les drapeaux pris aux Autrichiens puis revient prendre la tête de la 3<sup>ème</sup> division.

Après le traité de Campofornio, Bonaparte qui vient de prendre le commandement de l'armée d'Angleterre décide d'y dépêcher la division Bernadotte, mais ce dernier conteste la décision. Le Directoire propose alors le Gascon comme nouveau général en chef de l'armée d'Italie. Cette fois, c'est Bonaparte qui refuse tout net et fait pression sur le Directoire pour que Bernadotte soit éloigné et envoyé comme ambassadeur à Vienne, en février 1798. Son antipathie pour Bonaparte date de ce moment et ne cessera pas. Hostile au protocole en vigueur, Bernadotte, maladroit, provoque des émeutes antifrançaises et doit quitter la ville au bout de trois mois.

C'est à cette époque qu'il entre en relation avec Joseph Bonaparte qui est marié à Julie Clary. La sœur de Julie, Désirée, l'ancienne fiancée de Bonaparte, habite chez eux. Bernadotte, séduit, demande sa main et l'épouse, le 17 août, à Sceaux. Toute sa vie, Désirée le protégera indirectement du courroux de l'Empereur. Elle lui donnera un fils, Oscar, né le 4 juillet 1799, dont Napoléon sera le parrain.

Envoyé à l'armée de Mayence, Bernadotte commande l'armée d'observation du Bas-Rhin, prend Mannheim et assiège Philippsbourg, en février 1799. Cette armée étant bientôt supprimée, il est affecté à l'armée du Danube, dont il démissionne aussitôt. Rentré à Paris, il est destitué en avril pour avoir quitté son poste et avoir accusé les directeurs d'être responsables des échecs de l'armée en Allemagne.

Suite au coup d'État antiroyaliste réussi par les jacobins, Bernadotte entre au gouvernement. Il y occupe le poste sensible

de ministre de la Guerre, du 3 juillet au 14 septembre. Vivant de promesses non tenues, d'illusions et de faux-semblants, il passe alors pour être « l'épée des néo-jacobins » en cas de coup d'État. Sieyès qui le trouve trop démocrate s'arrange pour le faire démissionner au bout de deux mois. Jaloux du succès de Bonaparte, Bernadotte reste neutre au 18 Brumaire, s'affichant ostensiblement en civil au milieu des grands généraux de l'armée. S'il refuse de participer au coup d'État, il ne rompt pas les ponts et va attendre la suite des événements chez Joseph.

Devenu Premier Consul, Bonaparte ne lui tient pas rigueur de son opposition et le nomme conseiller d'État. Il faut dire que Bernadotte est un habile enjôleur qui sait cacher son jeu pour parvenir à ses fins. Sa prestance, ses bonnes manières, sa mise soignée en font un personnage séduisant. Adeptes de l'ordre et de la discipline, il est très populaire et inspire facilement confiance. C'est aussi un formidable entraîneur d'hommes qui sait parler aux soldats et leur vient souvent en aide.

Mis à la tête de l'armée de l'Ouest, en avril 1800, il est compromis par son chef d'état-major, le général Simon, dans une tentative de sédition. Fouché étouffe cette affaire dite « des libelles » ; mais Bernadotte est privé de son commandement par Bonaparte qui ne peut risquer un procès pouvant éclabousser sa famille. Général en chef au chômage pendant deux ans, il reste choyé par le Premier Consul indulgent dont il a rejoint indirectement la dynastie. Propriétaire successif de deux hôtels parisiens situés dans les beaux quartiers, il acquiert finalement, le 15 novembre 1800, le château de La Grange-La Prévôté à Savigny-le-Temple. L'Empire ayant été proclamé malgré lui, Bernadotte est obligé de l'accepter malgré son aversion pour le procédé.

Nommé gouverneur du Hanovre à compter du 14 mai 1804, Bernadotte est élevé à la dignité de maréchal de l'Empire le 19 mai au 7<sup>ème</sup> rang de la première promotion. La plaque de grand officier de la Légion d'honneur, puis le cordon de grand aigle viennent également orner son brillant uniforme. Appelé à porter le collier lors de la cérémonie du couronnement du 2 décembre, il recevra trois importantes dotations représentant

plus de 200 000 francs. Devenu aussi chef de la 8<sup>ème</sup> cohorte de la Légion d'honneur établie autour de l'ancien évêché d'Aix-en-Provence, il s'assure par ce biais des revenus considérables estimés à plus de 600 000 francs par an.

Pourtant, à peine revêtu de ses nouveaux habits, vaniteux, hargneux et envieux, Bernadotte donne plusieurs fois à Napoléon l'occasion de sévir contre lui. Nommé au commandement du 1<sup>er</sup> corps de la Grande Armée, le 30 août 1805, le maréchal pénètre dans la Hesse-Cassel et occupe Wurtzbourg où il rallie l'armée bavaroise.

Maladroit à Austerlitz le 2 décembre, il reçoit néanmoins le titre de prince de Pontecorvo, le 5 juin 1806. Blessé à deux reprises, Bernadotte, qui ne veut pas se battre pour la gloire de l'Empereur, brille rarement sur les champs de bataille même s'il réussit à capturer Blücher à Lübeck, le 7 novembre. Resté inactif à Auerstaedt, il arrive après la bataille à Eylau et laisse ses Saxons se débander à Wagram, d'où la fureur de Napoléon qui malgré sa popularité le met à l'écart, le 24 septembre 1809, sans tenir compte de l'intervention de Fouché en sa faveur.

Bernadotte en demi-disgrâce retrouve son château de La Grange. Il y reçoit des émissaires suédois venus le solliciter pour succéder au roi Charles XIII de Suède, âgé, infirme et sans héritier. Le 21 août 1810, les États généraux d'Oerébro élisent finalement Bernadotte prince héréditaire de Suède sous le nom de Charles-Jean après qu'il eut abjuré le catholicisme. Cet honneur atteste de la reconnaissance des élus suédois pour la mansuétude qu'il avait témoignée à un de leurs régiments fait prisonnier à Lübeck, en 1806. Napoléon, surpris, accepte ce choix, espérant avoir ainsi un allié solide au nord de l'Europe.

Mais Bernadotte joue la carte de l'avenir. Trouvant la Suède affaiblie et humiliée par la perte de la Finlande, il se rend rapidement populaire en s'opposant au blocus continental et en marquant son indépendance vis-à-vis de Napoléon. Voyant l'Empire ébranlé, il n'hésite pas à entrer, en 1813, dans la sixième coalition contre la France et se révèle enfin un général de talent. Pour cette trahison, il sera sévèrement jugé par ses pairs. Il bat

Oudinot à Gross-Beeren, le 23 août 1813, puis Ney, à Dennewitz, le 6 septembre, et prend une part active à la funeste bataille de Leipzig en octobre.

Prudent, il n'entre pas en France mais tente naïvement de remplacer Napoléon sur le trône avec l'appui du tsar Alexandre qui lorgne la couronne de Suède pour un de ses neveux. Si l'opération n'aboutit pas, Bernadotte obtient toutefois la Norvège enlevée au roi du Danemark. Le 5 février 1818, il devient finalement roi de Suède et de Norvège sous le nom de Charles XIV, à la mort de son père adoptif. Désirée Clary, son épouse restée en France, ne sera couronnée qu'en 1829.

Ayant perdu l'espoir de remplacer Napoléon sur le trône de France, Bernadotte n'a plus qu'une seule ambition : bien administrer sa nouvelle patrie. Ses nouveaux sujets lui en seront reconnaissants et il jouira d'une grande popularité. Pendant vingt-six ans il règne paisiblement, divisant l'opposition pour sauver son autorité et sa légitimité. Le 8 mars 1844, il décède d'une crise d'apoplexie à Stockholm. Son fils unique Oscar lui succède sur les trônes de Suède et de Norvège sous le nom d'Oscar I<sup>er</sup>. Bernadotte repose dans l'église Riddarholmskyrkan où sont historiquement inhumés les rois de Suède.

Ses descendants règnent encore sur la Suède, la Norvège, la Belgique, le Danemark et le Luxembourg. Cocasse parcours pour le gavroche de Pau qui portait, paraît-il, sur la poitrine un tatouage avec cette inscription : « *Mort aux rois !* »

Magnifique entraîneur d'hommes, aimé de ses soldats et des populations des territoires occupés, Bernadotte était un personnage séduisant, gracieux et avenant. Il possédait un certain talent, mais l'Empereur, par jalousie ou méfiance, ne lui confia jamais de commandement important. On peut déplorer que Napoléon, par l'autorisation qu'il lui donna d'accepter les offres de la Suède, ait permis à son ancien rival de se changer en ennemi dangereux et puissant.

À Sainte-Hélène, l'empereur déchu, qui n'avait pas oublié son comportement équivoque, portera un jugement ambigu sur le Gascon, coupable à ses yeux de trahison mais aussi de fidélité à... la Suède : « *Bernadotte a été une des causes actives de nos*



